

Extrait de l'ouvrage de

**Pierre ARNOULT**

Inspecteur des Finances

Capitaine d'artillerie de réserve

---

## **« NOTRE » BATTERIE**

(21 Janvier 1916 – 2 Mai 1917)

EDITIONS AQUILA

1931

**Extrait (30 mars 1917 au 2 mai 1917) concernant la bataille des Monts de Champagne.**

Pierre ARNOULT l'auteur de cet ouvrage est, à cette époque, Lieutenant à la 35<sup>ème</sup> batterie du 21<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie de Campagne commandée par le Capitaine BERR.

Le 30 Mars 1917, le Régiment arrive dans le secteur des Monts de Champagne. La position d'artillerie est installée dans un premier temps dans le grand bois de Prosnes, puis dans le secteur de Thuisy. Le régiment interviendra le jour de l'attaque (le 17 avril) entre le Mont Blond et le Cornillet. A partir du 25 avril les batteries seront déplacées vers le secteur du Mont Sans Nom.

Le 1<sup>er</sup> Mai 1917 est créé le 252<sup>ème</sup> Régiment d'Artillerie de Campagne, la batterie du Capitaine Maxime BERR et du Lieutenant Pierre ARNOULT sera versée à ce Régiment. Ce sera désormais la 25<sup>ème</sup> batterie du 252<sup>ème</sup> RAC.

Le Capitaine BERR est tué à son poste de batterie au Sud du Mont Sans Nom le 2 Mai 1917.

Une stèle à sa mémoire a été dressée par sa famille voici une quinzaine d'année sur le Mont Sans Nom.

Un grand merci à la famille BERR pour la mise à disposition de ce récit.

**LA CHAMPAGNE**

# Vers la Grande offensive

Cette fois, nous ne retournons pas à Verdun. Nous glissons vers le sud, puis vers l'ouest.

Sur les routes de la Meuse et de la Marne, notre colonne s'égrène tranquillement, à l'abri du bastion de l'Argonne et de ses flanquements. Nous cantonnons à Foucaucourt, à Saint Jean devant Possesse, à Dampierre sur Moivre, jolis et tout-petits villages de l'est qui nous accueillent gentiment pour la nuit, et que nous quittons au lever du jour.

Et voici Châlons sur Marne, précédé par son faubourg de Saint Memmie. Le pavé vibre au roulement des voitures et au pas ferré des chevaux. Les passants s'arrêtent, les fenêtres s'ouvrent, et les artilleurs de Verdun défilent avec coquetterie. Nous ne sommes pas les premiers à traverser la ville. Depuis plusieurs jours, passent des colonnes ininterrompues de canons et de munitions des camions bourrés de soldats et de beaux régiments d'infanterie dont il suffit de lire les numéros pour savoir qu'ils sont toujours en marche vers la gloire.

Quelques kilomètres après Châlons, nous nous arrêtons ; et dans un bois proche de Juvigny sur Marne, nous installons notre bivouac.

Le 30 mars, les reconnaissances s'assemblent : je pars avec mon capitaine (Maxime BERR) et les officiers des autres batteries, pour choisir nos positions.

Nous traversons Mourmelon le Grand, à l'orée du camp de Châlons, et nous prenons la route de Baconnes. Lorsque nous approchons de ce village, un obus de 105 siffle et s'abat tout près de nous. Peut-être notre groupe assez compact a-t-il attiré l'attention des Boches : nous mettons pied à terre et nous contournons les habitations en nous défilant des vues ennemies.

Nous voici au milieu des petits bois de sapins de cette triste Champagne. Ils étalent çà et là leurs menues tâches géométriques et leurs arbres chétifs sont la seule et monotone parure du paysage. Cependant, ils forment par endroits des masses assez importantes ; c'est dans l'une d'elles, le grand bois de Prosnes, que nous avons mission de nous installer.

Nous le parcourons dans tous les sens, et nous avons bientôt mon capitaine et moi, fixé notre décision : nous établirons notre position au beau milieu de la plantation, et nous construirons nos abris à l'aide des troncs que nous ferons tomber pour dégager notre champ de tir. Nous rentrons ensuite au bivouac, et nous préparons le départ de la batterie.

A minuit, par une belle nuit de printemps, nous nous mettons en route, et nous arrivons, sans incident, vers 3 h 30, dans la clairière qui précède notre bois. Les canons sont détachés sans bruit, les avant-trains font demi-tour, et nous n'avons plus qu'à attendre le jour.

Nous avons amené notre *break*, cette voiture civile que nous trainons depuis notre passage en Lorraine, et qui porte, outre nos cantines, tant de choses précieuses. Nous nous sommes demandés, mon capitaine et moi, s'il fallait l'exposer aux risques de la position de batterie ; mais, dans le bois, il sera facile de la dissimuler, et nous n'avons pas résisté à la tentation de l'avoir avec nous. D'ailleurs, Trillaud, notre cuisinier, a vigoureusement pesé sur notre décision, car a dans le *break* tout son fournement. Et pour finir cette première nuit, nous nous réfugions, le capitaine et moi, sous la bâche protectrice de cette bonne voiture, en attendant le « jus » matinal qui nous réveillera définitivement.

C'est une tâche nouvelle pour nos servants que de construire entièrement une position. Mais ils ont tous, par expérience, conçu le type de la batterie idéale, et ce n'est pas sans plaisir qu'ils s'apprêtent à la réaliser eux-mêmes.

Aussi bien, ne s'agit-il pas de s'installer ici à demeure, car une grande attaque est en vue. Nous savons que nous disposerons que de quelques jours ; il faut donc mesurer le travail et le faire aussi profitable que possible.

Chaque pièce abat les arbres situés dans son champ de tir, tandis que les premiers coups de pioche sont donnés aux tranchées qui serviront d'abris, à côté des canons. Les sapins tombent vite, la terre crayeuse se laisse facilement creuser, et le labeur avance rapidement.

Entre temps, mon capitaine et moi parcourons le secteur, à la recherche d'observatoires et nous reconnaissons nos lignes d'infanterie, ainsi que le paysage ennemi.

Mais, au bout de cinq jours de travail acharné, alors que nos canons, orientés et repérés, sont en place sur de solides terre-pleins, que chaque pièce dispose de bonnes tranchées couvertes de plusieurs couches de terre et de troncs d'arbres, que nous n'attendons plus, pour effectuer nos premiers réglages que d'y être autorisés, voici que nous vient l'ordre de passer cette position à des successeurs.

Il y a quelques semaines s'est produit, sur le front de l'Aisne, un événement sensationnel : les Boches ont évacué spontanément une partie de leurs positions, et ils ont effectué un recul de plusieurs kilomètres. Nos troupes ont esquissé une poursuite qui les a bientôt conduites au contact de la nouvelle ligne allemande. Premier effet tangible, sans doute, d'une usure latente, mais strictement limité par la volonté adverse, et qu'il n'a pas été possible d'exploiter.

Quoi qu'il en soit, les divisions qui ont rompu l'ancien front ont connu, pendant quelques jours, une petite guerre de mouvement ; elles ont été exposées à des fatigues, à des risques d'un genre inaccoutumé, et ne reviennent pas sans lauriers de leur équipée. En arrivant dans ce secteur d'attaque, leurs artilleurs ont des droits, paraît-il, et c'est pourquoi nous devons leur céder notre si belle position, à laquelle nous avons travaillé avec tant d'enthousiasme.

Le 5 avril, à 22 heures, nous prenons avec amertume le chemin de notre échelon, dont le bivouac est installé au camp des Sarrazins, et nous y restons le lendemain qui est le Vendredi Saint.

Enfin, le 7 avril, l'ordre nous est donné de remonter en ligne, et d'y installer une nouvelle position. A 1 heure du matin, nous voici donc encore partis ; et notre colonne s'insinue tranquillement, d'un mouvement déjà familier, à travers les petits fourrés.

A 4 h 30, nous arrivons au bois de Thuisy, et dès l'aube, nous nous mettons à la tâche. Il faut refaire ici ce que nous avons accompli à 4 kilomètres à l'est : mais les instants nous sont maintenant terriblement comptés. A quoi sert de se lamenter sur notre mauvais sort ? En définitive, notre sécurité dépend de nous seuls, et elle est fonction directe de notre zèle. Aussi nos servants, espérant que, cette fois, ils besognent pour eux, reprennent-ils courageusement les pioches et les scies.

Nous ne sommes pas isolés sur ce terrain déshérité ; nous avons au contraire, de nombreux voisins. Une nuée d'artillerie s'est, en effet, abattue sur le secteur : des pièces de tous calibres, des plus anciennes comme les 90, qui tirent lentement leurs coups précis, jusqu'aux 155 Saint-Chamond qui envoient à toute volée leurs salves écrasantes ; des petits 75 qui prennent les objectifs rapprochés, jusqu'aux longues pièces de marine qui menacent les états-majors et les ravitaillements lointains, toute l'artillerie française est représentée ici avec profusion.

Le plus petit bois cache ses pièces. La saison de Pâques évoque en moi, ô dérision ! Mes joies enfantines, lorsque, les cloches rentrées dans leur vieille église, je courais au jardin familial écarter les fleurs, et que j'y découvrais les jolis œufs colorés descendu du ciel. Ici Pâques dépose, dans chaque touffe de ce grand jardin du secteur d'attaque, des présents divers qui sont les jouets des hommes : des canons destinés à tuer.

Mais, pour l'instant, ils se dissimulent : on ne les découvre qu'en approchant d'eux. Ardemment, fiévreusement, tous les artilleurs d'ici travaillent à leurs positions. Les grands treillages camouflés en vert et en bistre remplacent, çà et là, la voute des petits sapins abattus pour tracer les champs de tir ; sous des bâches complices s'entassent des dépôts d'obus. Tout le monde s'ingénie par se faire ignorer des observatoires ennemis qui, là-bas sur la ligne des monts, dominant toute la plaine, ainsi que des « saucisses » immobiles, toujours en sentinelles, et des avions qui, heureusement ne multiplient pas leurs apparitions.

Peu à peu, cependant, les batteries se mettent à parler ; des coups espacés partent de ci, de là : ce sont des réglages qui s'effectuent aussi discrètement que possible. Une grosse voix s'élève à l'improviste derrière nous. D'autres plus grêles ou plus vibrantes, lui font écho à droite et à gauche. Du matin au soir, c'est comme le prélude d'un concert où les divers instruments chercheraient à s'accorder. Insensiblement, d'ailleurs, le grand morceau commence. Les tirs deviennent plus nourris. Ce ne sont plus des coups isolés d'expérience, mais des séances de destruction : la préparation de l'attaque est entreprise.

Quant à nous, nous commençons nos réglages le 9 avril. De l'observatoire que nous avons pu trouver à une faible distance de la batterie, le capitaine a vite fait d'accrocher le tir des pièces, et désormais nous sommes parés.

Le lendemain, nous apprenons qu'au jour de l'attaque, notre groupe accompagnera l'infanterie en batteries attelées. On nous charge, en attendant, de pratiquer, dans les réseaux de fil de fer ennemis, des brèches pour notre passage.

Nous savions, depuis quelques jours, que l'offensive projetée allait être grandiose, et que des procédés inhabituels seraient mis en œuvre. Nous serons ainsi des premiers à en faire les frais.

Mais, au fait, que se propose le commandement ? Veut-il vraiment tenter la percée ? Comment pourrions-nous y croire, nous qui depuis deux ans et demi, sommes accoutumés à la guerre de position ?

Sans doute, il nous est arrivé, à Verdun, en décembre dernier, de faire un bond de plusieurs kilomètres. Mais nous n'avons pas eu le sentiment qu'en face de nous un vide existait, où nous eussions pu nous enfoncer. A peine avions-nous rompu le barrage et le contact de l'ennemi que nous les avons déjà retrouvés. La situation serait-elle différente ici ? Nous ne le pensons pas.

Pour faire cette trouée, compte-t-on sur l'effet de surprise ? Non, sans doute, car la préparation d'artillerie, commencée depuis plusieurs jours, atteint maintenant une intensité inouïe. Les Boches attendent l'attaque ; peut-être même ont-ils saisi le rythme de nos tirs avec assez de précision pour savoir le moment où elle se déclencherà.

Espère-t-on détruire entièrement les défenses ennemies ? Ce serait une dangereuse illusion, car le massif de Moronvilliers, qui nous fait face, est une position trop formidable. Cette chaîne de bastions, le Cornillet, le Mont Blond, le Mont Haut, le Casque, le Téton, le Mont Sans Nom, domine de 100 mètres la plaine où nous sommes massés. Nous pouvons régler nos coups sur leurs pentes sud, que nous voyons ; mais encore devons-nous épargner sans le savoir quelques blockhaus secrets, quelques réseaux dissimulés.

Quant à la partie nord des monts, qui échappe à nos vues directes, les circonstances sont mauvaises pour les pilonner efficacement. En effet, le vent et la pluie ne permettent guère aux avions de sortir, et pour les ballons, la visibilité est mauvaise. L'artillerie lourde effectue presque tous ses tirs d'après la carte, et malgré sa débauche de projectiles, elle ne doit obtenir que de demi-résultats.

Et puis, que signifie la passivité observée par l'ennemi ? Cette longue préparation lui laisse le temps de se ressaisir. En admettant que la conquête de sa première position soit relativement aisée, il a tout le loisir de s'organiser plus loin.

Non, vraiment, l'idée de la percée ne s'impose pas à nous. Mais nous allons, de toute manière, participer à une très grande affaire ; et dans ces jours d'attente, le sentiment de curiosité domine, chez nous, sur tous les autres. Je suis sûr que, malgré les

risques qu'elle comporte, la mission qui nous envoie, canons et caissons attelés, sur les talons de l'infanterie, plaît à la grande majorité de nos servants et de nos conducteurs.

Aussi tirons nous consciencieusement sur les barbelés ennemis pour y faire notre chemin. Tir monotone : il consiste à envoyer pendant des heures et des heures, des centaines d'obus sur l'espace restreint que représente la largeur d'un réseau, 10 ou 20 mètres. Comme les projectiles ne nous sont pas comptés, nous faisons du travail soigné et nous nous taillons des avenues.

Le programme de notre action nous est bientôt communiqué : jusqu'au soir précédent l'offensive, nous participerons au tir de destruction et de surveillance ; puis, dans la nuit, nous irons, batterie attelée, nous poster derrière l'infanterie. Lorsque sera atteint le premier objectif, nous franchirons les tranchées conquises, nous prendrons position et nous appuierons par nos tirs une nouvelle progression.

Sur la carte, le capitaine Berr et moi nous traçons le trajet qui nous est imposé : il traverse témérairement, au nord de Prosnes, le réseau bleu des tranchées allemandes, il s'insinue entre le Cornillet et le Mont Blond, et s'arrête au col qui sépare les deux sommets. Chimère ? Réalité de demain ?

Quant au développement général de l'attaque, il est prévu presque sans limitation : la prise de Nauroy, derrière les monts, à trois kilomètres du point de départ, doit avoir lieu moins de cinq heures après l'attaque : c'est le gain du premier bond. Six heures après l'attaque, la première ligne doit avoir progressé d'environ 6 kilomètres ; puis des reconnaissances se détacheront aussi loin que possible vers le nord. C'est bien la grande percée qui est tentée.

Des vivres nous sont distribués ; comme les projectiles qui nous arrivent, ils sont en abondance, et d'ailleurs de qualité : certaines boîtes de conserves anglaises contiennent un mélange assez prometteur de viande et de légumes. Où les ouvrirons-nous ? Sur le sommet du Cornillet ? A Nauroy ? Plus loin, beaucoup plus loin ?

Les jours s'écoulent dans l'attente de l'ordre d'attaque. Le 12 avril, nous apprenons que nous sommes au jour J-3 ? C'est-à-dire que l'offensive aura lieu le 15. Mais, le 14, elle est reportée au 17. Les boches ont-ils eu connaissance de la première date, ou l'ont-ils simplement devinée ?

Toujours est-il que, le 14 au soir, à partir de 20 heures 15, ils exécutent sur l'ensemble de nos positions un bombardement intensif d'obus à gaz, qui dure jusqu'à 4 heures 30, et qui est visiblement destiné à gêner le départ éventuel de nos troupes.

Nous restons naturellement silencieux. Mais les obus arrivent nombreux sur notre position. Tout le monde a mis le masque à gaz, tout le monde, sauf Trillaud.

Notre cuisinier porte une barbe magnifique, à laquelle il tient par-dessus tout. Depuis longtemps déjà, le capitaine a donné l'ordre formel, à tout le personnel de la batterie qui gardait la barbe, de la sacrifier afin de pouvoir assujettir le masque sans



difficulté. Mais Trillaud s'est montré rebelle à cette invitation. Il a invoqué toutes les excuses, tous les prétextes : quand il était au repos, le coiffeur était absent ; quand le coiffeur venait en ligne, il n'était pas prévenu de son passage ; le capitaine a fait preuve envers lui d'une indulgence amusée, qu'il regrette sans doute en cet instant de vrai danger. Trillaud habite, en arrière de la position, un gourbi individuel ; il doit s'y calfeutrer autant qu'il le peut : souhaitons qu'aucun obus ne tombe dessus.

A proximité d'une pièce, voici qu'un fracas épouvantable se produit : c'est un tas de projectiles qui explose, sous le choc d'un 77 : 1000 obus sautent à la fois.

Enfin, à l'approche du jour, le tir ennemi se ralentit, puis cesse. Un tour d'inspection aux pièces : pas de mal, à part le dépôt détruit.

Trillaud, sa grande barbe étalée sur la poitrine, arrive avec le « jus ». « Eh bien, Trillaud, vous n'avez pas coupé votre barbe pour mettre votre masque. » - « Ah ! Mon lieutenant, le masque, ça ne sert à rien. J'ai dormi toute la nuit, et je ne me suis même pas douté que les Boches tiraient sur la batterie. » Il est tout étonné du souci que le capitaine et moi avons pris de lui.

Cependant, à la batterie voisine, la 24ème, qui recevait un ravitaillement en munitions, un conducteur a été tué ; et dans certaines batteries du régiment, situées non loin de nous, les cas d'intoxication ont été assez nombreux.

Mais voici le 16 avril. Sur notre gauche, depuis le matin, un tonnerre s'est déchaîné (*Bataille du Chemin des Dames*). Sans cesse alimenté, il roule avec une violence indescriptible. Nos camarades de Reims sont partis à l'attaque avant nous. Parmi eux se trouve mon frère. Je saurai plus tard qu'à la tête de son groupe attelé, il est parti à l'assaut des positions ennemies. C'est la mission qui nous attend nous-mêmes demain.

---

# A L'ASSAUT DES MONTS

A 21 heures, le 16 avril, nos attelages sont sur la position. Les canons sont accrochés aux avant-trains ; et voilà la batterie au complet qui se met en marche à travers les bois de sapins. En arrière du village de Prosnes, c'est-à-dire à 1000 mètres environ de nos tranchées de première ligne, nous nous arrêtons. C'est là que nous passerons la nuit.

Le ciel n'est pas clément : il tombe une pluie fine et pénétrante, et il fait froid. Mon capitaine et moi découvrons un vaste trou d'obus ; nous nous y blottissons, enfouis dans nos manteaux, et nous y restons plusieurs heures. Mais la pluie redouble ; nous sommes dans la boue, et nos vêtements sont transpercés. Alors nous faisons monter une toile de tente, à l'exemple des servants et des conducteurs, et nous nous y abritons tant bien que mal. Que le temps passe lentement !

Les deux autres batteries du groupe sont là aussi. Nous rencontrons leurs officiers, et nous faisons avec eux les cents pas devant notre bivouac. Quelques feux s'élèvent sourdement, où chauffe le café : il faut de l'habileté pour disputer la flamme à l'eau qui tombe implacablement.

Vers 4 heures, le silence de cette nuit faussement paisible est rompu par nos premiers tirs. L'attaque est prévue pour 4 h. 45. Nous voici anxieux, les regards tendus vers l'immensité noire, que nous n'arrivons pas à percer.

Peu à peu cependant, la masse des Monts se détache confusément devant nous, dangereuse, menaçante, encore que nous la sachions condamnée. L'heure approche ; les tirs amplifient leur intensité, c'est maintenant un roulement à tout fracas. Du côté allemand, aucune réponse.

4 H. 30 ; 4 H. 40 ; nous sommes haletants. 4 H 45 ! Une recrudescence nouvelle du tir, tandis que, de tous les points de la chaîne ennemie, jaillit un vaste feu d'artifice : sans arrêt, des boules lumineuses, rouges, et vertes, s'élèvent au ciel et en retombent. « Barrage ! Barrage ! demandent-elles aux artilleurs boches : les Français attaquent ! »

Ah ! Non, nous n'avons pas anéanti les positions allemandes. Qui aurait pu se douter après le pilonnage infernal de ces derniers jours, que tant d'ennemis subsistaient encore sur ce terrain maudit !

Mais bientôt, les fusées cessent de partir des premières lignes ; à mi-pente seulement et aux sommets, elles continuent à décrire leurs orbes élégants : la vague de notre infanterie est en plein travail.

Le jour s'est levé, terne et triste. Les nuages sont bas, et leurs traînées, d'un gris sale, sont balayées par le vent glacial. Nous attendions les avions, et nous n'en voyons pas. Pourtant, voici un bruit de moteur, et un grand oiseau passe, à ras de terre, en un vol déséquilibré. Un autre le suit. Tous deux se mettent quelques temps à tourner au-dessus de l'attaque. Que peuvent-ils

voir ? Rien, sans doute, et bientôt ils font demi-tour. Nous en espérons d'autres ; il n'en vient plus : aujourd'hui, le mauvais temps met l'aviation hors de cause. Notre partie en sera sérieusement compromise.

Nous continuons à attendre, et cependant l'heure avance. 5 H 30, 6 H, 7 H. Enfin, l'ordre arrive de nous tenir prêts à partir. Seules, les quatre pièces de tir de chaque batterie se mettront en marche ; le surplus des voitures resteront ici en réserve. Quand je monte à cheval, mon ordonnance, vient me souhaiter bonne chance. A côté de mon capitaine, je prends la tête de la batterie, et je sens passer sous mon front casqué, un petit frisson.

La colonne s'ébranle. Devant nous, marche la 34<sup>ème</sup> ; derrière, la 36<sup>ème</sup>. Nous franchissons le ruisseau de Prosnes, et nous voici parmi les tranchées que nos troupes tenaient avant l'attaque. Des passages ont été préparés pour que nos voitures puissent les franchir ; mais il n'y a ici âme qui vive.

Un commandement vole le long de la colonne : « Reconnaissances ! ». Les batteries s'arrêtent ; et les capitaines, suivis de leurs plantons, partent au grand trot pour rejoindre, à l'avant, les chefs d'escadron Moreau et Guichard, celui-ci commandant le régiment. Le peloton des reconnaissances disparaît au galop à travers les tranchées abandonnées des Boches.

Pied à terre, nous attendons d'être appelés. Au bout de quelques temps, un cavalier revient vers nous : « La 34<sup>ème</sup>, en avant ! » Nous irons donc, batterie par batterie, prendre position sur les pentes du Cornillet et du Mont Blond.

Les quatre pièces de la 34<sup>ème</sup> s'ébranlent au trot. Mais, lorsqu'elles sont au milieu des anciennes lignes allemandes, des mitrailleuses crépitent devant elles, et bientôt des rafales d'obus les encadrent. Les observateurs ennemis, demeurés au sommet des Monts, vont s'employer à les faire massacrer. Parmi les explosions, les chevaux s'effondrent, effroyablement déchiquetés ; les conducteurs et les servants cherchent à se garer.

Heureusement, une accalmie finit par se produire. On coupe des traits, on recompose des attelages ; il n'y a plus qu'à faire demi-tour, car la preuve est faite que la progression de notre infanterie n'est pas aussi forte qu'il avait été supposé. Tant bien que mal, la 34<sup>ème</sup> revient à côté de nous ; s'il lui manque beaucoup de chevaux, elle n'a, par bonheur, que trois hommes blessés.

Nous avons l'ordre de reculer de quelques centaines de mètres en arrière ; et là, nous attendons que les reconnaissances, toujours en avant, nous envoient de leurs nouvelles.

Nous sommes, naturellement, en pleine vue des Allemands, puisqu'ils tiennent encore la cime des Monts. Vont-ils nous prendre sous leurs feux ? Quelques obus éclatent à proximité de notre colonne, mais sans dommage.

Pour tromper notre attente, voici qu'une bande de prisonniers émerge des tranchées. Ce sont les premiers que nous voyons de la journée. En songeant aux rafles fructueuses que nous avons faites à Verdun, le 15 décembre 1916, j'avais espéré que, dans cette attaque d'ensemble, nos prises seraient encore plus considérables. Hélas ! Nous ne voyons ici que quelques dizaines

d'habits gris, qui ne paraissent d'ailleurs aucunement démoralisés. Il faut donc en conclure que la première position allemande était dégarnie, et que, grâce au puissant massif qui la couvrait, elle a résisté avec le minimum de défenseurs.

Je distingue, parmi les captifs, un sous-officier d'artillerie. Je l'interroge, et il me dit qu'il en a vu bien d'autres, car il était à Verdun, au Pfefferrücken, c'est-à-dire à la Côte du Poivre, au mois de décembre dernier. Ainsi, nous avons déjà voisiné, et c'est peut-être sa batterie qui nous a causé, là-bas, quelques-uns des maux dont nous avons souffert.

Mais le temps s'écoule sans qu'aucune liaison ne nous parvienne des reconnaissances, et je commence à m'inquiéter sur le sort de mon capitaine et de ses compagnons. J'ai pu trouver un vague pli de terrain, où j'ai ramassé la batterie à l'abri des vues ennemies les plus dangereuses. Les deux autres batteries du groupe viennent nous y rejoindre.

Après la violente canonnade de la matinée, le calme s'est progressivement rétabli. Le ciel s'est un peu éclairci, et la pluie a cessé. Où en est-on ? Cette absence d'ordres et de renseignements nous semble d'un mauvais présage.

À 16 heures seulement, nous voyons revenir les reconnaissances. Je cours à mon capitaine, tout heureux de le revoir sans mal. Il me raconte brièvement l'aventure du matin : tandis que les officiers, pied à terre, allaient à la recherche de positions de batterie, un obus est tombé dans le groupe de chevaux tenus par les plantons : la monture du lieutenant Livron, adjoint au commandant Guichard, a été coupé en deux et d'autres ont été mis en bouillie. Puis les rafales ont atteint la 34<sup>ème</sup> qui arrivait. Il était impossible de remplir la mission prévue ; les mitrailleuses boches crépitaient dans le bois même où l'on avait projeté d'amener les pièces.

Mon capitaine, cependant, n'était pas découragé. Aussi bien, cette prise instantanée du Massif de Moronvilliers lui avait, comme à moi, toujours paru si problématique, que l'échec du plan trop grandiose ne le surprenait pas. Nos fantassins étaient à mi-pente des Monts : c'était normal, et c'était déjà un succès ; il ne fallait pas demander l'impossible.

Toujours est-il que le capitaine apportait l'ordre de refluer jusqu'à l'endroit où nous avions passé la nuit. A la lisière d'un petit bois de sapins, nos pièces furent détachées et mises en batterie. Nous avions, sur le sommet des Monts, une vue directe : en quelques coups de canon, nos réglages furent obtenus.

Le soir venait. Sous la toile de tente hâtivement dressée, Trillaud nous apporta une bonne soupe chaude, et le capitaine et moi nous allongeâmes côte à côte pour reposer bientôt d'un sommeil mérité. Je repassais en m'endormant, toutes les péripéties de cette longue et décevante journée ; et je songeais avec reconnaissance aux paroles de Laurent, mon ordonnance, pour m'accueillir à mon retour auprès de lui : « Mon lieutenant, quand je vous ai vu emmener, ce matin, la batterie du côté des Boches, j'ai fait une prière au Bon Dieu pour que vous soyez protégé. » Merci mon brave Laurent.

---

# CONTRE-ATTAQUE

Le 18 avril au matin, j'apprends que je suis désigné pour la liaison avec l'infanterie.

Le groupe a fourni, à l'attaque de la veille, un détachement d'accompagnement, composé du lieutenant Mercier, mon camarade de l'état-major du groupe, de sous-officiers et de téléphonistes. Je dois aller relever Mercier.

Je m'équipe rapidement, en prenant connaissances des instructions que m'envoie, par lettre personnelle le chef d'escadron Guichard, commandant le régiment. Il s'agit, avant tout, d'établir un solide contact avec l'infanterie, et d'installer des communications téléphoniques, optiques et par coureurs avec nos batteries, de façon à les mettre au service absolu de la première ligne. Il faut, en outre, rechercher un observatoire sur le Mont Blond, d'où la zone du village de Nauroy serait facilement surveillée.

Duchier, mon fidèle téléphoniste de la batterie, va m'accompagner. Mon casque bien fixé, mon « harnachement » équilibré dans toutes ses parties : porte-carte, pistolet, boîte à masque et bidon ; à mon bras la canne que mes servants m'ont fabriquée en Lorraine, je sers la main du capitaine Berr, et je pars.

Plaisir d'aller à l'aventure ! Je suis libre de traverser le champ de bataille, libre d'être seul avec un compagnon brave et dévoué, de faire un détour à droite, à gauche, de m'arrêter, d'aller plus vite, de regarder partout où la curiosité m'attire !

Aux ruines de l'ancien moulin de Prosnes, nous entrons dans les tranchées françaises, mais elles ne sont pour nous d'aucun intérêt. Nous avançons rapidement dans les boyaux taillés dans la craie blanche, et voici bientôt la ligne de départ de l'attaque. Nous la franchissons, et faisons 500 mètres à découvert.

Nous arrivons aux anciennes tranchées boches. Quel bouleversement ! A vrai dire, ces tranchées n'existent plus ; elles sont nivelées par les explosions innombrables de nos obus. Ici, tout est blanc ; il n'y a plus aucune parcelle de terre végétale ; on croit marcher dans une carrière. A la place d'anciens abris, s'ouvrent maintenant des cratères, d'où émergent des poutres fracassées, des tôles déchiquetées. Les petits bois de sapins près desquels nous passons n'ont plus que de lamentables moignons.

Ça et là, les fusils, des baïonnettes, que les « camarades » ont abandonnés, avant de lever les bras. De temps en temps, une trace de gaz, qui pique les yeux ou irrite la gorge. Quelques cadavres assez rares, dont la face bleuit.

Nous rencontrons parfois un coureur, une corvée. J'interroge nos fantassins, mais aucun ne sait où sont les artilleurs de liaison.

Lorsqu'avant de quitter la batterie, j'ai fait demander où se trouvait Mercier, aucune réponse n'a pu m'être donnée : Mercier doit être près du colonel du 59<sup>ème</sup>, à moins que ce ne soit celui du 88<sup>ème</sup>. En quel point ? Tout le monde l'ignore. J'ai pensé que je me débrouillerais ; mais je m'aperçois maintenant que j'aurai de la peine.

Sur la foi d'un vague renseignement, j'oblique légèrement à droite, à travers le terrain découvert, pour me diriger vers un groupe d'abris qui paraissent assez intacts. Mais, voici qu'une fusillade crépite aux alentours de mon objectif et que des obus ennemis s'abattent dans notre voisinage. Des fantassins, que nous venons de croiser, sont blessés par leurs éclats. Nous nous réfugions dans un trou, Duchier et moi, pour surveiller le développement de l'affaire.

J'ai su plus tard que nos Zouaves attaquaient un réduit allemand, le Constancelager, demeuré en saillant dans nos lignes. Qu'allions-nous faire dans ce guêpier !

Profitant d'une accalmie, nous reprenons notre marche, mais cette fois vers la gauche. Nous voici dans les restes d'un petit bois de sapins, où les Boches s'étaient solidement organisés. Des abris crevés et hors d'usage, d'autres indemnes. A l'entrée d'un gourbi, j'aperçois un fantassin ; je l'interpelle de mon invariable question : « N'y a-t-il pas des artilleurs dans le voisinage ? »-« Ils sont ici ! » Je franchis le seuil ; et, oh ! Surprise ! Je tombe sur le lieutenant Mercier, qui monte l'escalier. C'est vraiment une chance inouïe. Il se réjouit naturellement d'être relevé, et moi je ne suis pas fâché de lui succéder dans un aussi bel abri.

C'est là qu'est installé le PC du 59<sup>ème</sup> d'infanterie. Je demande où est le colonel : il n'y a plus de colonel ni de lieutenant-colonel, qui, blessé ou tués ont disparu au cours de l'attaque ; le régiment est commandé par le chef de bataillon Louveau. Mais ce commandant est dans quelque trou d'obus, un fusil à la main, sur la ligne avancée, 500 mètres plus loin. Il n'y a ici qu'un lieutenant chargé des liaisons, avec ses coureurs, ses téléphonistes et ses radiotéléphonistes. Je garde les artilleurs de Mercier, et me voici le maître du D.O.L. (Détachement d'observation et de liaison).

Le calme règne dans le secteur, ce calme suspect qui suit les attaques, et pendant lequel les adversaires se regroupent pour bondir de nouveau.

Je vais voir le commandant Louveau dans son trou d'obus. Vraiment, il ne me servirait à rien de m'installer auprès de lui, car ce n'est pas de cet endroit que je pourrais déclencher des tirs rapides et efficaces. Il est convenu que je me fixerai dans l'abri où était Mercier, et que le commandant, qui persiste à rester où il est, communiquera avec moi au moyen de plantons.

C'est une joie savoureuse que de prendre possession d'un abri allemand abandonné de ses habitants depuis 24 heures à peine. Dans leur hâte de fuir, ils ont tout laissé : équipements, munitions, pansement, vivres. Duchier découvre de belles boîtes de conserves de porc, dont nous déjeunons avec appétit. Mais au louche café qui remplit encore certains bidons habillés de gris, nous préférons notre bon « pinard ».

Notre gourbi est construit en béton armé, selon toutes les règles en usage chez les pionniers allemands, qui le travaillent, nous le savons, fort consciencieusement. Au-dessus de la porte d'entrée, il y a un écriteau de bois sur lequel on lit : *Bataillonsarz* (médecin de bataillon). Pas mal logé le toubib !

Cet abri est un peu à l'écart d'un groupement de plusieurs autres, le *Bernhardslager*, et sur lequel le tir de nos grosses pièces s'est acharné. Ceux-là sont réduits en miettes, et leurs blocs de béton, projetant en l'air des fers tordus, sont chavirés dans toutes les positions. Des pancartes nous apprennent que là était le *Bataillonsstab* (état-major du bataillon) ; ses officiers ont dû aller voir l'attaque d'un autre point !

Je reçois bientôt la visite de sapeurs téléphonistes. Ils amènent une grosse ligne sous plomb ; et dans la soirée, ils l'auront poussée jusqu'à l'ancienne tranchée allemande appelée sur les cartes « *tranchée d'Erfurt* », qui passe à 200 mètres derrière mon poste. C'est le fameux « axe de liaison », que la division d'attaque installe dans le sens de sa marche, et sur lequel doit venir se ramifier, à droite et à gauche, les lignes de tous les éléments avancés. Mes téléphonistes déroulent donc leur fil jusqu'à la tranchée d'Erfurt.

Je découvre, d'autre part, à la bordure sud du petit bois dans lequel est situé mon abri, un ancien observatoire allemand, qui n'est autre qu'une estrade perchée dans un arbre encore debout. J'y installe le projecteur optique que Duchier a apporté, et je l'oriente vers le poste de liaison divisionnaire, à la lisière du village de Prosnes.

Vers le soir, je peux communiquer téléphoniquement avec le commandant Guichard. Tout va bien ! Je m'endors joyeusement dans le lit du médecin boche.

La nuit a été paisible, et voici que, ce 19 avril, se lève un radieux matin de printemps. Il semble que le calme dont nous jouissons depuis la veille ne puisse pas être rompu.

Cependant, il me faut accomplir un point délicat de ma mission, qui consiste à découvrir un observatoire avancé. Je relis l'ordre du commandant Guichard : « Rechercher sur le Mont Blond, en vue de l'établissement d'un observatoire, un emplacement... » Le Mont Blond ? Mais il est à peine à nous. Nous n'y avons que des tirailleurs, logés dans des trous d'obus, et qui se font arroser par les mitrailleurs boches dès qu'ils essayent de bouger. Voient-ils quelque chose sur le versant nord des Monts ? C'est douteux. Que pourrai-je moi-même y voir ? Mais je ne le saurai qu'en approchant.

Accompagné de Duchier, qui porte une bobine de fil téléphonique, je pars donc en reconnaissance. Qu'est ceci ? Un bruit de moteur, et voici qu'un avion allemand, rasant le sol, émerge au-dessus de la crête. Il tournoie sur notre première ligne sans la dépasser. En voici bientôt un autre, puis un troisième. Ils volent à 50 mètres ne lâchant pas un coup de mitrailleuse, mais observant sans doute à satiété. On distingue nettement leurs équipages, qui fouillent, semble-t-il, jusqu'aux moindres détails de notre position.

Je vais toujours devant moi, et j'atteins bientôt les petits bois massacrés qui marquent le changement de versant du Mont Blond. Mais subitement, une fusillade crépite. Puis surgissent, de ces bois, nos fantassins qui les gardaient en avant-postes. Le fusil à la main, méthodiquement et sans hâte, ils se replient. Je les interroge : les Boches attaquent. Ils arrivent par petits paquets, sans qu'un coup de canon ait été tiré ; ils sont à 200 mètres, et il y en a des masses.

Deux fusées lumineuses à six étoiles blanches s'élèvent de nos lignes : elle demande le barrage d'artillerie. Les minutes passent, anxieuses : pas de réponse ; le signal n'a pas été vu.

Alors je rebrousse chemin et je cours à mon poste au téléphone. Tout de suite j'ai la communication : « Barrage ! Barrage sur le Mont Blond ! » Duchier est monté dans l'arbre, à son projecteur, et lui aussi demande le barrage. Alors, presque instantanément, le sifflement pressé des 75 nous couvre de sa voûte ; les coups éclatent sans interruption, de l'autre côté du Mont, et leur fracas, en nous revenant, nous apporte le réconfort souhaité.

Sortant de mon gourbi, je rencontre le lieutenant Lebon, de l'artillerie divisionnaire, en visite dans le secteur ; je le mets au courant des événements, et j'ai l'assurance qu'il nous procurera tout l'appui dont nous allons avoir besoin.

Voici maintenant que l'artillerie boche se mêle de la partie : ses obus s'abattent un peu partout, autour de nous, avec une intensité croissante. L'attaque ennemie va-t-elle continuer à se développer sous la protection de ses canons, et allons-nous voir apparaître la vague grise au sommet de la crête ?

Je reviens au téléphone ; je parle au commandant Guichard, qui comprend toute la gravité de la situation : il nous faut un barrage ininterrompu, jusqu'à ce que l'attaque ennemie soit définitivement brisée.

Mais bientôt, la ligne téléphonique qui me relie à l'axe de liaison est coupée. On la répare, mais elle ne tient pas. Il sera impossible de la garder intacte.

Je prends donc la détermination, avec l'assentiment du chef de bataillon Louveau, d'installer mon poste à la tranchée d'Erfurt, 200 mètres plus bas, au point extrême où la ligne sous plomb du génie a été poussée la veille.

Le concert infernal s'amplifie de plus en plus. A la voix de nos 75 s'est jointe celle de toutes nos grosses pièces du secteur. Une demi-heure, une heure s'écoule. Il est évident maintenant que l'infanterie allemande est mâtée, mais le feu est allumé avec tant de frénésie que rien ne semble devoir l'arrêter. C'est comme une force naturelle, plus terrible que la foudre, dont personne, d'un côté ou de l'autre, ne pourra obtenir la maîtrise.

Dans la tranchée d'Erfurt, qui n'a pas souffert beaucoup de nos tirs de destruction avant l'attaque du 16, les fantassins se massent. C'est là que se ferait la résistance si, par hasard, la ruée allemande se produisait.



En attendant, c'est d'elle que partent les renforts pour remplacer, en première ligne, les vides qui s'y produisent avec rapidité. Par petits groupes, les soldats bleus s'en vont, courbés sous la mitraille. Bien souvent, un obus arrête leur progression ; ils tombent contre terre, et tous ne se relèvent pas.

Mais voici que, sur nos éléments avancés, à 700 ou 800 mètres devant moi, s'abat un obus de 155, venant de chez nous. Un autre le suit. Parmi la fumée, des éclatements, des hommes surgissent des trous d'obus et refluent vivement vers l'arrière. Je m'acharne au téléphone : « Une batterie de 155 tire trop court. Arrêtez son tir ! » Le poste optique envoie sans interruption, le signal : « Allongez le tir ! » Mais les projectiles fratricides arrivent, avec une épouvantable régularité, sur notre première ligne. Enfin, brusquement, ils cessent de tomber. Regrettable, mais, hélas ! Inévitable erreur du champ de bataille ; fatal défaut de l'immense et délicat organisme dont le mouvement est déclenché !

Mais comme je comprends l'âme du fantassin, qui se méfie autant de son artillerie que de celle de l'ennemi ! Ah ! Pour éviter de tels déboires, que les meilleurs parmi les artilleurs viennent donc, à cœur ouvert, s'instruire de la bataille au milieu de leurs frères sacrifiés. Ils acquerront, près d'eux, ce sens spécial du tir que n'enseigne aucune école, et sans lequel la plus savante préparation demeure sans résultat.

Les avions aux croix noires continuent à nous survoler ; l'un d'eux, après avoir longuement plané sur la tranchée d'Erfurt, découvre sans doute qu'elle est bourrée de troupes et se met à la mitrailler. A partir de ce moment, du reste, nous devenons l'un des buts principaux des tirs ennemis. Les parapets sont ébréchés, un travail de nivellement commence à se produire autour de nous. Des avions français apparaissent, mais observent une prudente réserve. Sans doute ne sont-ils pas de taille à se mesurer avec les boches ! Voici que l'un d'eux, un Farman avec son hélice à l'arrière, se laisse prendre en chasse dans nos lignes. Un biplan trapu fond sur lui ; quelques coups de mitrailleuse, et une gerbe de flamme surgit des ailes françaises. C'est la chute vertigineuse d'une effroyable torche. A 100 mètres du sol, des corps quittent la carlingue et vont s'anéantir. Oh ! La brutale tristesse de ce drame instantané.

Le chef de bataillon Louveau s'est déplacé plusieurs fois, selon les péripéties de l'affaire, et je suis resté en contact avec lui au moyen de nos plantons. Les liaisons de son régiment avec l'arrière sont défectueuses ; la raison est que, depuis le début de l'attaque du 17, le personnel de transmission a été fortement éprouvé. Aussi bien que je me charge de faire parvenir, non seulement les demandes de tirs, mais encore les communications de toute nature qui concernent l'infanterie.

Vers 11 heures, le bombardement ennemi s'intensifie sur l'ensemble de nos positions ; il n'est plus de zone où les projectiles de tous calibres ne s'abattent en grand nombre. La ligne sous plomb du génie est hachée en maints endroits, et les réparations tentées ne peuvent évidemment aboutir.

Voici que le commandant Louveau m'envoie un message à transmettre à la division. C'est un appel émouvant, presque désespéré ; son régiment, qui combat sans répit depuis trois jours, est épuisé ; il a subi, ce matin, des pertes considérables ; les cartouches se font rares ; il faut, à tout prix, que soient envoyés des renforts en hommes et en munitions.

Je n'ai plus de téléphone ; à mes signaux optiques, il n'est fait aucune réponse ; que faire ? Je confie le billet à deux de mes hommes, et je leur donne la mission de porter au poste divisionnaire. C'est plus de 2 kilomètres qu'ils vont avoir à franchir, presque à découvert, sur un terrain effroyablement battu par les obus. Ils connaissent l'importance du papier qu'ils portent. Courageusement, ils sortent de leur abri et partent. Je les regarde s'éloigner le cœur serré : je ne leur ai pas dit de revenir...

Vers le milieu de l'après-midi, une certaine détente se produit dans les tirs. On dirait qu'après leur débauche insensée, ils ont fait le choix objectifs sur lequel ils vont désormais se fixer. Leur régime s'établit méthodiquement, et mes yeux d'artilleur en découvre facilement le sens : tir de pilonnage sur notre première et sur notre deuxième lignes ; tir de barrage entre les deux et en arrière, pour gêner les communications et la venue des réserves ; plus loin, tir sur les batteries. Dans ce vacarme méthodique, on respire avec un peu plus de liberté.

Le commandant Louveau me fait dire qu'il va porter son PC à mon ancien abri, celui du *Bataillonsarz*. Je sors de ma tranchée pour aller l'y attendre.

En faisant ce chemin de 200 mètres, j'ai la stupéfaction de ne plus reconnaître le terrain. Au début de la matinée, le sol était vert, et les sapins des petits bois avaient encore des branches. Il est tombé un si grand nombre d'obus, que la mince couche de terre végétale a presque entièrement disparu ; la craie blanche est partout à nu, et il n'en émerge que de vagues poteaux coupés très bas. Le paysage a changé de couleur, et a pris un aspect désolé.

Je ne trouve dans le gourbi qu'un lieutenant d'infanterie, qui attend aussi l'arrivée du commandant dont il est l'adjoint. Le temps s'écoule maintenant avec monotonie. Vers 18 heures, je vois apparaître mes deux coureurs, qui viennent, bien simplement, me rendre compte de leur mission. Ils ont accompli le tour de force, ou plutôt de ruse, de faire sans anicroche le long trajet à l'aller et au retour.

A 19h 30, tandis que, déjà, la nuit tombe, d'autres artilleurs franchissent le seuil de ma demeure : un lieutenant, des téléphonistes ; c'est la relève ! Joie, délivrance ! Vivement, je rassemble mes gens. Chacun s'équipe ; les voilà prêts.

Mais ce n'est pas tout que d'être libérés : il faut rentrer, et le trajet à parcourir n'est pas attrayant. La ligne droite, pour atteindre les abords de Prosnes ? Elle est coupée par un barrage de 150, qui couvre en outre une vaste zone à notre droite. A sa gauche, un barrage de 77. Les 150 s'abattent assez lentement et régulièrement : un coup toutes les deux minutes peut-être ; les 77 au contraire, tombent sans arrêt. Mais les 150, en éclatant, inondent copieusement le terrain d'éclats ; les 77 se brisent sans grand dommage dans le terrain bouleversé des anciennes tranchées. Les risques rapidement pesés, j'opte pour les 77.

Tout le monde est prêt ? En avant ! A la tête de mon équipe, je pars, traçant la route. Un court trajet, et nous atteignons le barrage. C'est une bande de terrain d'une centaine de mètres de largeur, nettement dessinée par la chute incessante des obus. J'ai choisi, pour la traverser l'endroit où les coups m'ont semblé le plus espacés. Nous y sommes ! Des sifflements tout autour de nous. Des explosions de tous côtés. Aux menaces trop proches, on se plaque au sol, puis on se relève pour repartir plus vite. De temps à autre, je regarde en arrière, et je vois mes gens qui roulent parmi les cahots de la route, leur équipement sur le dos, dans une progression farouche. Plus que dix mètres à franchir ; pourvu que le barrage ne laisse pas sur nous un rideau mortel ! Enfin, c'est fini, nous voilà sortis de cette zone infernale. Au complet ? On se compte ; oui, tout le monde est là ! Comme je respire, comme nous respirons tous joyeusement ! Nous marchons encore un peu ; le danger est passé, et nous faisons une pause. Mes téléphonistes se défont de leurs charges pesantes et tirent musettes et bidons pour faire une collation réconfortante.

La nuit achève de tomber. Je donne congé à mon personnel, et je vais au PC du commandant Guichard, à qui je rends compte de ma mission. Puis je rentre à ma batterie, toujours en position à l'endroit où je l'ai laissée.

Mon capitaine, qui ne m'attendait pas, dort déjà sous la tente. A mon arrivée, il se lève et me serre chaleureusement la main. Puis il me confie aux soins de Trillaud, qui m'apporte bientôt une écuelle de bonne soupe chaude. Il est minuit passé lorsque je vais m'étendre auprès de mon capitaine et m'endors pesamment, les oreilles pleines d'innombrables éclatements, qui se répètent d'une façon si exacte que je crois reposer au milieu d'une canonnade inoffensive.

# SACRIFICE

Il est dit que, sur ce terrain blanc de Champagne, nous serons d'incessants constructeurs de batteries, et qu'une destinée ingrate nous poussera sans arrêt tout au long de la chaîne des Monts, pour y installer nos toiles de tentes et nos gourbis, sans espoir de répit ou de récompense.

Le 20 avril au soir, il nous faut quitter notre position, et gagner le « Bois horizontal », reste d'une plantation de sapins dans l'ancien réseau des tranchées françaises. Nous y arrivons au milieu de la nuit, et nous y attendons le jour sous la tente. Dès l'aube, on se remet une fois de plus au travail. Les canons sont placés, et la pioche attaque la craie.

Le vacarme qui s'était déchaîné les jours précédents s'est sensiblement apaisé. Nous en profitons, mon capitaine et moi, pour aller visiter les tranchées proches tenues par les boches avant l'attaque. Nous explorons les sapes abandonnées, et nous y découvrons des armes, des calots, des casques, que nous rapportons triomphalement à la batterie.

Mais voici qu'autour de nous le terrain se peuple d'artillerie. Un groupe de 155 long et un autre de 155 court viennent s'installer dans nos sapins ; voisinage qui n'est pas de tout repos ! Nous avons l'impression que le réseau serré des batteries se reconstitue sur ce terrain, tel qu'il était avant l'attaque, à quelques kilomètres en arrière.

Mais, hélas ! Il n'exerce plus, comme précédemment une domination incontestée. Devant nous, l'artillerie allemande n'est plus « muselée » ; elle manifeste, au contraire, une activité incessante et terriblement judicieuse. Elle n'oublie pas, certes, nos premières lignes d'infanterie, mais elle vise avant tout nos batteries.

Le plan méthodique qu'elle poursuit est la destruction de nos canons, et nous avons l'impression d'assister à l'application d'une nouvelle tactique ennemie dont nous faisons les frais. A peine une de nos batteries a-t-elle ouvert un feu de quelque importance, qu'elle est exactement repérée et qu'elle subit un tir de représailles, qui est souvent un tir à démolir. Aussi usons-nous de prudence et de ruse pour envoyer nos coups, espaçant et limitant nos réglages, évitant de parler seuls aux moments de silence.

Mais les 155 se laissent découvrir, et le 23 avril, durant la journée presque entière, ils sont assommés par un pilonnage continu de 150. Ils perdent un lieutenant et une dizaine d'hommes ; plusieurs de leurs pièces sont hors service. De ce « marmitage » précis, quelques coups s'égarèrent jusqu'à nous, et l'un de nos servants, le brave Régaudie, est blessé.

Le 24 avril, dans la matinée, l'ordre nous vient d'appuyer un coup de main sur la tranchée du Téton, qui couvre le sommet de ce nom, et qui est encore tenue par les Boches. De nos pièces, nous distinguons parfaitement l'objectif à atteindre. Nous

exécutons une préparation vigoureuse, puis un tir d'accompagnement. Mais nous savons pertinemment que nous nous révérons, et que nous allons payer cette démonstration.

En effet, dès le début de l'après-midi, les obus boches arrivent sur notre position. Nous n'avons que des abris sommaires, et nous serions bien tentés de nous réfugier dans les sapes profondes des tranchées voisines. Mais il faut à tout prix demeurer aux pièces, prêts à tirer. Aussi, pour l'exemple, le capitaine sort de son gourbi, et se promène derrière les canons, impassible au milieu des éclatements qui, parfois l'éclaboussent de terre ou d'éclats.

Voici qu'il se penche, et ramasse un fragment de métal, qui vient d'arriver, en mourant, sur son manteau. « Attention ; mon capitaine, lui dit un servent, il faut vous abriter ! » « Vous voyez bien que c'est inutile », répond-il en souriant. Et, montrant le morceau brillant qui brûle les doigts : « Ils ne m'ont jamais fait de mal. »

Trillaud, qui ne se préoccupe guère plus du danger que le capitaine, est pris dans la gerbe d'une explosion, et il est touché à la tête. Il garde tout son sang-froid, et prétend que ce n'est rien ; mais il est impossible de sonder la plaie, et on l'évacue séance tenante. Brave et dévoué Trillaud, qui faisait flamber le feu de sa cuisine sur toutes nos positions de batterie, depuis la Lorraine, en passant par Verdun, comme nous avons le cœur serré, le capitaine et moi, en le voyant s'éloigner blessé ! Il nous semble qu'avec lui s'en va une des forces mystérieuses qui, jusqu'ici, avaient toujours sauvegardé notre batterie.

Vers la fin de cette journée mouvementée, nous recevons l'ordre de passer notre position à la 5<sup>ème</sup> batterie du 50<sup>ème</sup>, et d'aller prendre sa place dans le petit bois dit « des Chasseurs », situé à 3 kilomètres à l'est du Bois Horizontal. Pour la première fois, nous nous réjouissons à l'idée d'abandonner une position.

A la nuit tombante, je pars avec une section pour commencer la relève, tandis que le capitaine Berr passe encore la nuit dans l'endroit dangereux. Le lendemain matin, nous nous retrouvons dans une reconnaissance qui, formée des officiers de notre groupe et de ceux du 50<sup>ème</sup>, va explorer le sommet du Mont Sans Nom, conquis dès le 17 avril. Nous devons découvrir de bons observatoires, en vue de notre nouvelle mission.

Il règne, dans ce secteur, une vive agitation, et les projectiles arrivent nombreux dans nos parages. Vraiment c'est une promenade pleine de dangers. L'un d'entre nous, cependant qui fouille sans arrêt l'horizon de sa jumelle, ne semble pas pressé de la terminer : c'est le capitaine Berr. Toujours debout, indifférent aux coups qui font voler la terre à quelques mètres, je ne l'ai jamais vu aussi impassible. Le souffle des obus nous fait courber l'échine. Il dédaigne, lui, d'esquisser le moindre salut.

Enfin, complètement renseignés, nous descendons les pentes du Mont ; et chemin faisant, mon capitaine me met au courant de ce qu'il a appris le matin même. Nos régiments d'infanterie divisionnaire, jusqu'alors tenus en réserve, viennent de monter en ligne. C'est avec eux que nous allons maintenant opérer, au lieu de virevolter au service de l'une ou l'autre des divisions engagées. Notre tâche sera sans doute plus facile et moins ingrate.

D'autre part, on projette de reprendre l'attaque interrompue. A cet effet, nous devons nous assurer de positions de batterie aussi avancées que possible, pour accompagner la progression des fantassins. Comme celle de nos prédécesseurs, au Bois des Chasseurs, ne répond pas à cette condition, il nous faut porter nos pièces un peu plus haut, sur les pentes mêmes du Mont Sans Nom, dans la zone où nous sommes en ce moment.

Mais où trouver, sur ce terrain dénudé, un pli capable de nous abriter ? Il n'existe même pas, dans cet endroit désolé un seul carré de sapins mutilés où nous pourrions tenter de nous dissimuler. Alors, une idée nous vient, qui nous paraît presque géniale : nous allons enterrer nos canons !

Justement, voici l'ancienne tranchée de départ française. Elle est nivelée par endroits, intacte ailleurs. Nous y descendons nos pièces, qui trouveront ainsi des alvéoles déjà préparées. En creusant le sol même de la tranchée, nous obtiendrons de bons abris pour le personnel. D'ailleurs nous découvrons une belle sape, qui nous permettra de résister aux plus violents bombardements. Ce plan nouveau nous enthousiasme : une batterie dans une tranchée ! Qui donc pourrait l'imaginer ? Jamais les Boches ne nous découvriront ! Sans tarder, le capitaine sollicite et obtient du commandant Moreau l'autorisation de réaliser nos projets. Il est décidé que nous effectuerons notre mouvement dans la nuit du 26 au 27 avril.

C'est à moi qu'incombe le soin d'amener les caissons, vers 2 heures du matin. La piste que suit ma colonne est arrosée de 77 fusants. Ils arrivent en miaulant d'une voix mauvaise, et se brisent quelques mètres avant de toucher le sol.

A plusieurs reprises, tandis qu'ils s'acharment devant nous, j'arrête mes attelages ; puis, le silence rétabli, je commande un temps de trot. Ainsi nous arrivons sans dommage jusqu'à la position, qui étonne les servants et encore plus les conducteurs.

Dès le matin du 27, nous nous mettons à l'ouvrage. Les canons sont placés dans les brèches de la tranchée et aussitôt recouverts de bâches camouflées. On entreprend la construction des abris en approfondissant la tranchée dans ses parties encore intactes. Chacun travaille de bon cœur. Toute la journée, les obus tombent de ci, de là, dans les environs ; mais aucun ne vient nous inquiéter. Lorsque le soir arrive, les servants peuvent déjà se loger dans leurs trous, dont la profondeur atteint 50 centimètres, et qu'ils ont recouverts de tôles ondulées trouvées dans les parages.

Le capitaine et moi, nous nous installons dans la sape proche de notre première pièce. Elle est profonde, mais étroite : au bout d'un escalier rapide, est disposée une petite chambre, où nous avons établi, selon notre habitude, deux lits superposés. Le capitaine, comme toujours, a fait élection du plus élevé. Tous deux, fatigués par la nuit blanche qui a précédé celle-ci, nous nous disposons à dormir. Dans l'escalier, les téléphonistes veillent auprès de leurs appareils. La sécurité paraît complète.

Tout à coup, cependant, un éclatement proche me fait sursauter ; et presque aussitôt, quelqu'un fait irruption dans l'escalier : « Mon capitaine, mon lieutenant », crie une voix épouvantée, « La quatrième pièce est enterrée ! ».

Je sors en courant et j'arrive au lieu de l'accident, où s'affairent déjà les servants avec des pelles et des pioches. Un obus a éclaté sur le parapet de la tranchée, juste au niveau du trou, couvert de tôles, où dorment le chef de pièce et trois hommes. L'explosion a projeté, sur ce fragile abri, une énorme masse de terre qui l'a complètement effondré.

On travaille fébrilement au déblaiement ; mais il semble que la tâche n'avance pas. Les minutes passent, et le tas de terre à remuer ne semble pas diminuer. Faut-il encore espérer ?

Enfin, après tant d'efforts, un outil heurte la tôle ; on s'active encore davantage ; on parvient à soulever une plaque, sous laquelle on entend murmurer. Les corps apparaissent et s'agitent : ils sont vivants !

Avec bien des peines, on tire de leur fâcheuse posture le maréchal des logis Sabelle, le pointeur Greuillet, les servants Graille et Petit. Le plus touché est Graille, qui a perdu complètement l'usage de la parole. Il ne semble porter aucune blessure, mais il reste assis, la figure sans expression, étranger à tout ce qui se passe autour de lui, et les tentatives de ses camarades pour le ramener à la raison restent vaines.

Petit se plaint de violentes douleurs. On l'évacue avec Graille. Le petit Greuillet, qui devait, quelques jours plus tard, avoir un bras arraché par un éclat d'obus, semble assez éprouvé, mais sans gravité.

Quant au brave Sabelle, le territorial père de famille, pour lequel j'avoue que j'ai le plus tremblé, il secoue son long corps de paysan endurci, et ne se plaint que d'un léger mal de tête. Après cette chaude alerte, les sans-abri viennent se réfugier dans notre sape, et la nuit se termine, cette fois, paisiblement.

Le lendemain, 28 avril, nous sommes avisés que le 169<sup>ème</sup> d'infanterie doit attaquer une tranchée au nord-est du Mont Sans Nom, et nous avons mission de l'appuyer.

Pendant cette opération, le capitaine monte à l'observatoire, et j'assume l'exécution des tirs à la batterie. Quand le capitaine revient, il est triste : « Le coup de main a complètement échoué, me dit-il, et votre camarade le lieutenant Jacquemin, qui le commandait, a disparu »

Pauvre Jacquemin, pour qui j'avais une vive sympathie, depuis mon séjour à son régiment, dans la forêt d'Apremont ! Il a été frappé en pénétrant dans les lignes ennemies toutes garnies de leurs défenseurs, et il est tombé, raide mort dans un trou d'obus. *(Après la guerre, sa famille, renseignée d'une façon précise, a pu facilement retrouver son corps et l'identifier)*

Le secteur reste très agité. Sans cesse, des obus circulent en l'air et éclatent un peu partout. La 34<sup>ème</sup> batterie, non loin de nous, est assez copieusement arrosée. Mais les 150 s'acharnent surtout sur une batterie de la Division Marocaine qui s'est installée à 1000 mètres sur notre gauche, comme nous, dans une tranchée.

Serions-nous repérés ? Est-ce simplement notre proximité relative des lignes qui nous vaut d'être battus presque sans interruption par les obus ?

Ce jour-là, vers 20 heures, le jeune servant Martin est blessé d'un éclat à la cheville.

Au cours de toutes ces nuits, nous avons la mission d'envoyer des rafales, irrégulièrement espacées, sur les pistes et les tranchées ennemies. Le capitaine et moi nous allons, chaque soir, avant de réintégrer notre sape, dicter les éléments des tirs aux chefs de pièce et aux pointeurs. C'est un moment de détente, où nous échangeons avec nos servants des propos simples et réconfortants, où passe entre les cœurs des chefs et des soldats ce courant de profonde communion, qui fait toute la force, toute l'unité de notre batterie.

Sur cette position, qui est, une fois encore, la plus avancée du secteur, nous vibrons tous de la même âme ; nous un petit bloc solide et agressif, qui n'a peur de rien et qui attend sa destinée.

Hélas ! Dans notre belle confiance, nous ne pensions pas que l'avenir pût nous être redoutable. Le 30 avril, dans l'après-midi, alors qu'en l'absence du capitaine parti à l'observatoire, je restais seul à la batterie, je reçus un coup de téléphone.

Le commandant Guichard me parle : « Allo ! Arnoult, vous savez que j'ai pris le commandement du régiment avant l'attaque du 17, et que je n'ai pas encore eu le temps de constituer mon état-major. J'ai besoin d'un officier qui sera chargé des liaisons et de l'observation et je pense à vous ; voulez-vous venir avec moi ? »

Je suis tellement surpris de cette offre inattendue que je ne sais que dire. J'émet sans doute une phrase inintelligible pour le commandant. Il paraît étonné que je n'accepte pas sur le champ ; et pour me convaincre d'accepter, il me cite les excellents camarades dont il projette de s'entourer.

« Mon commandant, je ne peux vraiment pas vous donner une réponse immédiatement, permettez-moi de réfléchir jusqu'à demain. »

« Eh ! Bien, c'est entendu, j'attendrai que vous me téléphoniez demain matin. »

Quand le capitaine revient, je le mets sans enthousiasme au courant de ce qui m'arrive. « Mon capitaine, je vous demande votre conseil, et je ne ferai rien sans votre approbation. »

« Il faut accepter, me répond-il ; depuis le début de la guerre, vous êtes resté dans une batterie ; c'est bien votre tour de prendre un service d'état-major, où vous serez d'ailleurs toujours exposé, mais où la vie sera moins dure. »

« Mais vous, mon capitaine, vous resterez ? »



« Peut-être pas longtemps, car, je ne vous l'ai pas dit jusqu'à présent, le colonel commandant l'artillerie divisionnaire, qui réorganise, lui aussi son état-major, se propose de me prendre comme adjoint. Il est à peu près convenu qu'il m'appellera après les opérations en cours. »

« Si vous devez partir, mon capitaine, je ne conçois pas notre batterie sans vous ; je partirai donc aussi. »

« Et nous pourrions voisiner de nouveau dans nos états-majors. Croyez-moi, ne laissez pas échapper cette occasion. »

Le lendemain, 1<sup>er</sup> mai, j'hésite cependant à téléphoner au commandant ; je préfère aller le voir. C'est trop grave de dire, par téléphone : je quitte ma batterie. Il vaut mieux que j'ai une conversation avec mon futur chef, que je connais bien peu. Si, par hasard, en me voyant, il allait ne plus vouloir de moi.

Au PC « Espérance », je reçois du commandant Guichard l'accueil le plus franc, le plus cordial ; il ne doute pas que je vienne me mettre à son service.

Alors, je lui dis que j'accepte sa proposition. C'est fait. Il me laisse un jour de répit, avant de revenir m'installer auprès de lui.

Je rentre à la batterie, désespéré. Le soir, comme d'habitude, j'accomplis avec le capitaine le tour de nos pièces, et je fais part aux sous-officiers et aux servants de ce qui m'arrive. J'ai le cœur bien serré, et je lis une tristesse étonnée sur tous ces durs et chers visages qui, depuis 15 mois, veillait sur moi comme je veillais sur eux.

Le 2 mai, au matin, il ne me reste plus qu'à aller prendre congé du chef d'escadron Moreau, commandant le groupe, et de nos fantassins en ligne. J'accomplis donc une rapide tournée au Mont Sans Nom.

Nous prenons, le capitaine et moi, notre dernier repas ensemble. Nous nous efforçons de paraître gais, mais n'y parvenons guère. Parcellier, le nouveau cuisinier qui a succédé à notre brave Trillaud, me soigne de son mieux. A 14 heures, ayant dit un dernier adieu à tous ceux que je laisse ici, je serre encore une fois la main de mon capitaine. Je pars.

Un peu plus tard, vers 21 heures, après mon premier dîner à la popote du commandant, je suis occupé, à côté du lieutenant de Livron, à rédiger un ordre quelconque.

Le téléphone appelle : de Livron prend l'écouteur. C'est le commandant Moreau qui parle ; mon camarade, comme frappé des paroles qu'il entend, les répète à voix hautes : « La 35<sup>ème</sup> batterie vient de recevoir quelques obus, le capitaine Berr est tué. »

Je suis atterré, je ne peux comprendre. Comment ? Lui que je viens de quitter il y a quelques heures ; mais il me semble que je n'ai pas cessé, comme toujours, d'être près de lui ! Qu'est-il donc arrivé ?

Des détails sur l'accident ? De Livron m'en donne. Le capitaine était auprès d'une pièce, au milieu d'un petit groupe de servants ; sans doute, comme tous les soirs, donnait-il ses ordres pour la nuit. Si je n'avais pas quitté la batterie, j'aurais été à

ses côtés. Un obus s'est alors abattu dans la tranchée, où il a éclaté ; le capitaine était resté droit ; il a été touché à la tête et à l'épaule, il a été tué sur le coup.

Le lendemain matin, j'allai dire adieu à la dépouille de mon capitaine dans le petit poste de secours où elle avait été transportée.

J'y trouvai l'aumônier de la Division. Devant lui, j'osai pleurer, comme naguère j'avais fait en présence de mon chef bien-aimé, lorsqu'il m'avait appris la mort de ma sœur. Mais cette fois encore, je ne parvenais pas à mesurer l'immensité du vide qui se faisait dans mon esprit.

Le 4 mai, nous l'enterrâmes dans le cimetière de Mourmelon le Grand. Son frère jumeau, le lieutenant d'artillerie de réserve Raymond Berr, ingénieur au corps des Mines, était là. Il lui ressemblait comme un double ; et stupéfié par cette apparition, je ne savais si ma douleur en était accrue ou calmée.

Et c'est là que nous l'abandonnâmes au suprême repos, parmi les innombrables compagnons sacrifiés, comme lui, au service de la France.

Ah ! Mon capitaine !... Notre batterie, notre belle batterie !

*D'après mon journal de guerre.*

*Pierre ARNOULT*

## CITATIONS DU CAPITAINE MAXIME BERR

---

1. A l'ordre de la 128<sup>ème</sup> Division d'Infanterie

19 mai 1916

Officier des plus distingués. Au front depuis le début de la guerre. A donné à maintes reprises des preuves de son sang-froid et de sa bravoure. S'est fait particulièrement remarquer le 8 mai 1916, en allant porter secours sous un feu violent à un sapeur du génie, très grièvement blessé.

Le général commandant la 128<sup>ème</sup> Division,

RIBERPRAY

2. A l'ordre de l'Artillerie de la 128<sup>ème</sup> Division d'Infanterie,

12 août 1916.

Officier de haute valeur morale et professionnelle. Le 11 juillet 1916, son chef de groupe étant mortellement blessé, a assuré le commandement du groupe dans des circonstances particulièrement difficiles. S'est acquitté d'une façon parfaite, du 11 au 25 juillet 1916 de la mission délicate qui lui incombait dans ses nouvelles fonctions. A déjà reçu la Croix de Guerre à l'ordre de la Division.

Le lieutenant-colonel commandant l'A. D. 128,

De CAMBRY

3. A l'ordre du Corps d'Armée (Groupement D. E.),

22 janvier 1917.

Officier d'une très haute valeur morale et professionnelle. Pendant la préparation de l'attaque du 15 décembre 1916, s'est dépensé sans compter, avec un mépris absolu du danger, pour assurer sa mission d'une façon parfaite, se portant journellement à des observatoires éloignés de sa batterie dans un terrain violemment bombardé. A obtenu de son personnel et de son matériel un rendement qui a contribué au succès de l'attaque.

Le général commandant le groupement D.E.,

MUTEAU

